

NORMAN GOLB

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE CHICAGO (É.-U. A.)

Les Juifs de Rouen au Moyen Âge d'après les sources médiévales

Les historiens et paléographes français savent depuis longtemps que l'ancien toponyme ROTOMAGUS, qui désignait l'actuelle Rouen au début de l'ère gallo-romaine, avait connu une évolution phonétique jusqu'à devenir vers le VIII^e siècle ap. J. C. Rotom, Rodom, et d'autres abréviations similaires. Nous pouvons citer de nombreux érudits français qui relèvent de tels noms :

- Amputatis manus ipsius **Rodomum** transmisit (Frodoard, X^eme siècle, voir Cheruel, *Histoire de Rouen*, 1843n p. xiiix).
- Mercatores **Rotomo** commorantes (Dudon de Saint Quentin, XI^eme siècle, voir Cheruel, *ibid.*, p. 6).
- Quando Normanni **Rotomum** vastarunt (Orderic Vidal, XII^eme siècle, voir Cheruel, *ibid.*, p. lxxxv).
- **Rotomo, Rodomi, Rotom ci., Rotomio** (cité par H. Leclerc, art. « Rouen », dans F. Cabrol éd., *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, XV (1950), col. 109).
- Pépin le Bref célèbre la fête de Pâques en 768 « **in Rodomo civitate** » et, en 779, Charlemagne cite **Rodomo** parmi les *portus et civitates* de son empire (Cabrol, *ibid.*, col. 109).
- E. Caron, *Les Monnaies féodales françaises* (Paris, 1882, p. 14) signale que certaines monnaies du « Trésor de Saint Taurin » (Musée des Antiquités de Rouen, inv. No. 1181) portent la légende **RODOM CIFIT** et **RUODOMA CIFITA** (voir antérieurement **Leblanc, Traité historique des monnoies de France**, Paris, 1690, pp. 64-65).

(Il convient toutefois d'ajouter que ces formes découlent de l'habitude du français d'apocoper les toponymes à l'époque mérovingienne et jusque plus tard au Moyen Âge, ce que le lecteur pourra constater par lui-même en consultant le *Dictionnaire topographique de la France* et en y remarquant les nombreux toponymes apocopés qui y sont étudiés en détail).

Toutefois, les universitaires français ont longtemps ignoré que ces mêmes abréviations de Rotomagus se trouvent dans des sources **hébraïques** médiévales, surtout celles venant de l'actuelle France. En revanche, dans son ouvrage *Gallia Judaica*, devenu depuis un classique, Henri Gross a clairement remarqué ce phénomène :

L'ancienne dénomination latine de cette ville est *Rothomagus*, d'où l'adjectif *Rothomagensis*...Au Moyen Âge, ce nom de *Rothomagus*, comme tous les noms de lieux terminés en *-agus*, fut écourté et devint *Rothomus* ou *Rothoma*, *Rodomus* ou *Rodoma*, ou encore *Rotoom*, qu'on trouve sur les monnaies du temps des mérovingiens. On explique ainsi que la ville de Rouen soit appelée en hébreu RDWM, dans un ancien récit de persécutions que subirent les Juifs d'Ile-de-France, sous le duc Richard...(ibid, art. « Rouen », pp. 622-623).

Qu'il ait écrit dans la suite de son ouvrage que ce même terme pouvait également désigner la ville de Dreux, en Eure-et-Loire, est une malencontreuse erreur probablement due au fait qu'il n'a pas pu consulter le livre de Hericher sur la toponymie normande.

Notre première approche de ces faits eut lieu à l'automne 1966 au British Museum, où une ancienne lettre préservée dans la collection de la Genizah (MS B.M. Or. 5544, no.1) se révéla être un texte relatant les aventures d'un certain « Reuben ben Isaac de la ville de **R'dom**, qui est dans le pays de Frantza ». Nous avons pu, suite à ce repérage, dénombrer un certain nombre d'autres occurrences de ce toponyme abrégé dans des manuscrits hébreux médiévaux de savants juifs de France. Une énumération de ces toponymes rouennais se trouve à la page 455 de notre livre *Les Juifs de Normandie au Moyen Âge*, et aux pages 620-621 de notre livre *The Jews in Medieval Normandie*. Ces listes comptent pas moins de vingt-sept occurrences de RDWM, cinq de RWDWM, une de RWDWM, et deux de RW'M (ce dernier prononcé ROEM, toponyme plus courant du bas Moyen-âge)]. De même, l'appellation arabe de la ville au Moyen Âge était RADUM ou RADHUM (cf., e.g. G. Jacob, *Arabische Berichten von Gesandten an germanische Fuerstenhoefe*, Berlin-Leipzig, 1927, p. 28).

Supposer que nous avons cerné l'histoire et la culture des Juifs de Rouen sur la simple base d'une analyse toponymique serait cependant une regrettable erreur. Une telle entreprise n'a été que le préalable à et le catalyseur d'une enquête historique poussée. La première étape en a été, bien sûr, une étude du Rouen médiéval, grande capitale de la Normandie des siècles passés, dans le but de déterminer quels indices ou quelles preuves pouvaient révéler un passé culturel juif comparable à celui d'autres villes importantes d'Europe du Nord. Contrairement à ces autres pôles culturels médiévaux, Rouen n'est pas cité comme un centre de culture hébraïque dans les ouvrages de référence actuels, ce qui constitue une anomalie.

Peu après la découverte de 1966 au British Museum, nous avons entrepris des recherches sur les textes concernant les Juifs de Rouen, qui se poursuivirent jusqu'à la publication de notre premier ouvrage dix ans plus tard. Nous avons commencé par étudier de nombreux manuscrits et textes imprimés portant sur la ville et ses environs, incluant des volumes qui contenaient des passages étonnamment riches concernant les Juifs qui y habitaient et leur culture, avec des preuves topographiques décrivant les anciens monuments juifs de la ville.

Parmi les nombreux auteurs qui ont dépouillé les archives municipales et qui ont mis en lumière l'existence d'une importante communauté juive à Rouen, les trois plus précis dans leurs observations sont Rondeaux de Setry (1790), E. De la Querier (1871) et Charles de Beaurepaire (1888). Setry a localisé avec exactitude la « place aux Juifs »,

qui s'étendait du Sud de la rue aux Juifs au Nord de la synagogue, tandis que la Querier a décrit plus particulièrement la synagogue elle-même. Beaurepaire a étudié l'ensemble de l'ancien quartier juif, et fut le premier à noter qu'un bâtiment à l'Est de l'imposante synagogue semblait avoir une fonction académique. Ces savants avaient une connaissance profonde de l'histoire de Rouen et des manuscrits (tels que ceux cités ci-dessus) dans lesquels le toponyme latin Rotomagus avait connu des évolutions phonétiques décrites dans de nombreux documents.

Charles de Beaurepaire était lui-même un savant rouennais qui a grandement contribué à la reconstitution de l'histoire médiévale de la ville. Un siècle avant les découvertes archéologiques réalisées en 1976 dans la cour du Palais de Justice, il a examiné avec attention des documents médiévaux sur Rouen. L'on peut citer, parmi ses nombreux travaux, ses *Chroniques normandes* (Rouen, 1870), son *Nouveau Recueil de notes historiques* (Rouen, 1888), et ses *Nouveaux Mélanges historiques et archéologiques* (Rouen, 1904). Dans un article paru dans l'édition de 1891-1893 du *Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine inférieure* (pp. 196 ff.), Beaurepaire décrit certains aspects de ses recherches sur la communauté juive médiévale de Rouen. Dans son étude de la rue aux Juifs, il note que la synagogue existait encore au XVIII^{ème} siècle, mais que quelques années avant la publication de son article dans le *Bulletin*, l'édifice – situé au 55, rue aux Juifs – avait été détruit. Il écrit ainsi : « L'appareil des murs et plus encore la hauteur de ce caveau présentaient quelque chose d'extraordinaire, et c'est un sujet de regret pour moi qu'on n'en ait point relevé exactement les dimensions, qu'on n'en ait point pris un dessin pour l'album de la Commission des Antiquités du département » (ibid., p. 197). On trouve des descriptions plus anciennes de la synagogue chez Jacques Le Lieur (1525) et R. Vernisse (1738). Conformément à l'ancienne tradition juive, la synagogue était surmontée d'une tourelle de style roman, d'après la description de le Lieur, et dont la taille considérable est mentionnée dans un dessin d'architecture du XVIII^{ème} siècle conservé aux Archives Départementales de Seine Maritime et intitulé *Pignon de la synagogue*.

Quoique visiblement ému par le traitement finalement réservé à cet édifice historique, de Beaurepaire poursuit ses recherches, et trouve ainsi un autre reste majeur du passé juif de Rouen, dont les ramifications n'apparaîtraient que des années après sa mort. Parlant de cette même aire du Clos aux Juifs et de la Synagogue, Beaurepaire écrit que :

« Un peu plus loin, toujours dans la même rue, en se dirigeant vers la rue du Bec, il y avait une maison qui aurait servi d'école aux Juifs, d'après un témoignage du XV^{ème} siècle, que je me rappelle avoir vue, mais que je n'ai pu retrouver » (Beaurepaire, *Communication*, ibid, p. 199).

Nous avons trouvé cette mention au cours de nos recherches à la Bibliothèque municipale de Rouen vers la fin des années 1960. Cela nous a permis de refaire le trajet effectué par Beaurepaire, et de visiter un édifice connu sous le nom d'École des Juifs, situé près de la synagogue, « vers la rue de Bec », donc à l'Est de celle-ci. Cela nous a conduit à l'extrémité orientale de l'ancien Palais de Justice, qui en 1499 n'était pas construit sur les traces de l'actuel Palais de Justice, mais plutôt vers le Parlement de Normandie. Nous avons ainsi supposé que l'école mentionnée par Beaurepaire avait été détruite plusieurs siècles avant la synagogue, de manière à laisser la place au Parlement, construit à la fin du XV^{ème} siècle à cet endroit. Nous avons exposé cette conjecture dans la

version manuscrite de notre premier ouvrage sur les Juifs de Rouen, qui a finalement été publié en Israël en 1976, quelques mois seulement avant la découverte d'un monument juif de première importance à cet endroit même de Rouen, dans la cour du Palais de Justice, après qu'un tracteur a accidentellement abîmé la chaussée et s'est enfoncé dans le sol.

Lorsque cet événement singulier eut lieu, la nouvelle de la publication de notre ouvrage en langue hébreu n'était cependant pas encore parvenue jusqu'à Rouen, et les archéologues et universitaires de Rouen débattaient sur la nature de l'édifice, dont le rez-de-chaussée très bien conservé a rapidement été nettoyé des débris qui l'encombraient. Le lavage des murs a permis d'identifier des traces de lettres hébraïques, menant à la conclusion – alors tout à fait plausible – que le bâtiment aux dimensions impressionnantes avait été à l'origine une synagogue. Le Professeur Michel de Bouard, éminent archéologue à l'Université de Caen et à l'Institut de France, fut mandaté pour visiter le site, et en tira cette conclusion prudente : « s'il s'agit bien d'une synagogue, c'est une découverte sensationnelle ».

C'est seulement à partir de là qu'à la suite du Professeur Bouard et à la demande des archéologues locaux, Bernhard Blumenkrantz, spécialiste en études hébraïques au CNRS, vint examiner le monument suite à l'invitation de nombreux officiels. Il se rangea à l'avis de Bouard selon lequel le bâtiment pouvait être une synagogue, mais exigea des fouilles supplémentaires afin de s'assurer de la présence d'une abside rituelle sur le mur Est (donc en direction de Jérusalem). Son avis a été appuyé par son collègue, le docteur Gérard Nahon.

A ce moment cependant – toujours pendant l'été 1974 – la parution de notre ouvrage en hébreu avait été relayée à Rouen, et le livre était disponible à la Bibliothèque municipale. Nous avons ainsi été invités à Rouen afin de présenter les différents types de preuves attestant l'importance de la communauté juive de Rouen, notamment les documents relatifs à la localisation de la synagogue, du côté méridional de la rue aux Juifs, à la localisation et aux dimensions du grand cimetière juif sur le Mons Judaeorum (au Nord-Ouest de la ville), et à l'abondante documentation sur les savants juifs de la communauté médiévale et sur les preuves de la concentration de leurs activités dans une école hébraïque d'enseignement supérieur située dans la ville même de Rouen. C'est vers cette période qu'il nous a été suggéré d'entamer la rédaction d'un ouvrage en français sur l'histoire et la culture médiévales des Juifs de cette communauté.

Pendant ce temps, et durant les mois qui ont suivi les péripéties de cet été, le mur occidental a été exhumé conformément aux exigences du Docteur Blumenkrantz, mais sans laisser apparaître aucune trace d'une abside à cet endroit ni en aucun autre lieu du bâtiment. De surcroît, l'entrée principale se trouvait au Sud du monument, alors que les autorités rabbiniques des régions septentrionales de l'Europe exigeaient que l'entrée principale d'une synagogue se trouve sur le côté Ouest, à l'opposé du mur Est qui était le plus proche de Jérusalem, chose que doivent savoir les universitaires français malgré leur silence assourdissant sur la question.

Il est par là même logique que la véritable synagogue monumentale de Rouen, située du côté Sud de la rue aux Juifs et localisée à cet endroit par les documents historiques, soit naturellement décrite comme ayant une entrée sur le mur Ouest, ce que

l'on retrouve dans d'anciens documents que peuvent consulter aussi bien les universitaires que les simples curieux.

De plus, peu après la publication des *Juifs de Rouen au Moyen Age* (1985), un chercheur rouennais, Lucien Delsalle, retrouva dans les archives municipales un document daté de 1363 qui situait « l'école des Juifs » (*l'escole as juys*) précisément à l'endroit où le monument juif de Rouen avait été découvert six siècles plus tard. La mise au jour de ce document confirma également les qualités scientifiques de Charles de Beaurepaire, qui était presque parvenu un siècle plus tôt à élucider ce mystère (le texte complet du document est republié dans *Les Juifs de Rouen au Moyen Age*, p. 30). Depuis, pas l'once d'une preuve n'a permis d'établir que ce monument serait autre chose qu'une académie juive qui occupait les lieux il y a près d'un millénaire – monument qui reste aujourd'hui le seul témoignage architectural d'une forme d'enseignement juif dans l'Europe médiévale.

La présence dans des manuscrits médiévaux et dans d'anciens textes imprimés de noms et d'activités de savants juifs associés à l'école de Rouen donne à la découverte de ce monument un intérêt particulier. L'un de ces savants était le célèbre Samuel de Falaise, connu dans les sources en latin comme Morellus Judaius ou Sire Morel de Falaisia, qui depuis ses terres dans la ville de Falaise en Normandie a grandement contribué à des projets financiers menés par le pouvoir en place, tout en s'intéressant à des questions liées à l'enseignement juif. L'on trouve parmi ses écrits des descriptions de ses années d'études à la **Yeshivah de Rouen** et des cours dispensés par les savants qui y officiaient. Il écrit ainsi : « mon maître Menahem interdisait [les boissons à base de miel en Pâques], mais à RDWM après la mort de mon maître on se montra plus indulgent [...]. Certains pourtant n'autorisaient le miel qu'acheté par tonneaux entiers [...] ». Plus loin, il ajoute : « il parle d'ailleurs de mon maître Menahem [i.e., l'éminent Menahem Vardimas de Rouen] et **tous les grands de RDWM** [...] ».

Ces observations et quelques autres de Samuel de Falaise, corroborées par des remarques d'autres savants rouennais éparpillées dans plusieurs sources heureusement conservés par leurs disciples, montrent que la Yeshivah de Rouen était le lieu d'une activité intense. Par ailleurs, les remarques millénaires de ces grands maîtres montrent clairement la grandeur du bâtiment qui hébergeait des disciples assidus dans leur quête de savoir.

De même, la localisation et les nombreuses descriptions et dessins de la monumentale synagogue de Rouen – descriptions trouvées précisément à la fois dans les archives municipales et dans les archives départementales de Seine-Maritime – ne laissent aucun doute sur le fait qu'elle se trouvait bien du côté Sud de la rue aux Juifs (cf. illustration ci-dessous). Les représentations de l'édifice montrent par ailleurs clairement que celui-ci, muni d'une tour, avait été construit dans le strict respect des règles de construction édictées par les autorités rabbiniques en vigueur dans les régions septentrionales de l'Europe – règles énumérées dans des textes qui nous sont parvenus.

L'évolution démographique de la communauté juive de Rouen au cours du Moyen Age a par ailleurs été soigneusement étudiée à travers l'examen de sources écrites nombreuses, de bâtiments et d'objets qui ont traversé les siècles, et de relevés topographiques minutieux. A l'époque, Rouen était l'une des grandes villes de l'Europe

Oriental Institute, University of Chicago
December 6, 2012

http://oi.uchicago.edu/pdf/les_juifs_de_rouen_au_moyen_age_sources_medievaes.pdf